

Comment sortir de la logique de compétence : des pratiques qui donnent à penser

**Le Gfen au stage syndical « Libéralisme et management à l'école : comment s'en sortir ? »
organisé par Sud Education Créteil / les 8, 9 et 10 juin 2011. Bourse du Travail de Paris.**

Voilà le type même de stage syndical qui, parce qu'il crée les conditions pour que chaque participante et chaque participant puissent réfléchir globalement à son quotidien, parce qu'il a permis à toutes et tous de s'exprimer, demanderait à être plus souvent proposé.

La présence de plus de 70 personnes (pour certaines c'était la 1^{ère} fois qu'elles osaient user de leur droit de participation à un stage syndical) a montré à quel point la question des transformations actuelles de l'école sous influence néolibérale, occupe les esprits. Le contexte actuel de luttes multiformes (du combat contre la contre-réforme sur les retraites à l'automne 2010 en France au mouvement des indignés en Espagne et en Grèce, en passant par les révolutions tunisiennes et égyptiennes) explique peut-être aussi le besoin de se « poser » un peu pour mieux penser son quotidien, et pourquoi pas le transformer.

Le mercredi 8 juin, Vincent de Gaulejac a ouvert les « festivités » en déconstruisant les ficelles idéologiques de ce qu'il appelle un système « globalitaire ». En tant que sociologue, il a observé depuis les années 1970 comment cette idéologie utilitariste et gestionnaire des « ressources humaines » et du « capital humain » s'est imposé dans de grandes multinationales comme IBM d'abord, pour se généraliser depuis aux services publics. En termes de pouvoir, celle-ci ne vise plus seulement la docilisation des corps des salariés à exploiter, mais aussi et surtout leur psyché ; il s'agit alors de produire de l'adhésion aux objectifs de rentabilité et de profitabilité par un contrat, en quelque sorte « narcissique », par un processus d'identification. D'où les multiples formes de souffrance au travail (dépression et autres) quand la culpabilisation est au rendez-vous d'horizon d'attentes qui sont celles des actionnaires et non celles de salariés amoureux du travail bien fait. Le salarié se retrouve aujourd'hui pris dans un réseau d'injonctions paradoxales telles, qu'il peut en arriver au suicide comme cette directrice de la PJJ de Paris, Catherine Kokoszka qui, après avoir survécue, a eu le courage de mettre des mots sur sa souffrance en parlant de « maltraitance institutionnelle », commençant ainsi à dépasser le stade de la culpabilisation individuelle.

L'après-midi, Angélique Del Rey, prof de philo dans un centre de postcure pour adolescents, a déconstruit historiquement et philosophiquement la notion de compétence. Selon elle la logique libérale opère un détournement de sens d'une notion popularisée au départ par des mouvements pédagogiques hostiles à la sélection sociale et scolaire par la notation. Mais cela va plus loin : la compétence s'inscrit dans une « économie de la connaissance pour fabriquer des ressources humaines » et donc participe d'une conception utilitariste de l'école, au service exclusif des besoins économiques des entreprises capitalistes. En outre les relais que constituent les projets européens de pilotage par les résultats visent à soumettre l'enseignement aux évolutions actuelles du monde du travail : employabilité (au détriment des qualifications), flexibilité (contre les statuts nationaux) et polarisation (aggravation de la ségrégation sociale et scolaire). Au niveau de l'apprenant en général, cela revient à « apprendre à apprendre », à savoir faire, à savoir être ... en permanence mais de manière flexible ... donc apprendre à oublier. Macabre paradoxe, non ?

Angélique Del Rey a, par la suite, précisé l'historique de la « compétence », mot flou par excellence, qui s'est construite dans le champ de l'économie (école de Chicago), de la pédagogie expérimentaliste de Dewey et de la philosophie. Deux idéaux sont à l'œuvre : celui d'une autonomie individualiste et celui de la maîtrise absolue de l'enseignant sur les apprentissages. C'est ainsi qu'une nouvelle vision de l'humain à éduquer s'est propagée : « penser qu'un homme libre est quelqu'un qui se comporte comme quelqu'un qui a intériorisé les logiques économiques, qui se conduit comme une mini entreprise à lui tout seul ». A la compétence ainsi figée, extérieure, morte, Angélique Del Rey oppose la notion de qualité (intérieure, mobile, vivante).

Le jeudi 9 juin après-midi, l'éloge du conflit s'entendait à 2 voix. Angélique Del Rey, tout d'abord, reprenait le concept de territorialisation, cher à Deleuze, pour tracer des pistes de résistance. Pour Gilles Deleuze, en effet, tout organisme, vivant, social, est territorialisé dans la mesure où son existence est tissée par une temporalité et un espace. C'est pourquoi re-territorialiser dans un environnement social, dans la longue durée historique et dans un environnement naturel, des pratiques et des pensées, c'est en quelque sorte redonner du sens à nos pouvoirs d'agir. Et le conflit est moteur dans ce cas puisque, au niveau pédagogique il laisse la possibilité aux « sujets qui fâchent » de se déployer, au niveau professionnel il permet de construire des

collectifs de travail promouvant une expertise de terrain (voir les travaux d'Yves Clot, abondamment cité pendant ce stage), et enfin au niveau politique il suscite des alliances nouvelles qui obligent à repenser un agir politique qui ne soit pas seulement rivé sur l'horizon du grand soir ni sur un changement social exclusivement centralisé, mais qui permettent de faire vivre des « agir locaux » dont les réseaux horizontaux créent la possibilité d'une dynamique verticale qui est encore largement à inventer. A nous de nous en saisir sans illusion mais avec néanmoins une certaine conviction.

Miguel Benasayag, philosophe et psychanalyste, a, quant à lui, fait l'éloge du conflit (en rapport avec l'organique et le multiple) contre la logique de l'affrontement, brutal, forcément brutal. Fort de son expérience de militant de gauche argentin, arrêté et torturé sous la dictature de Videla, il oppose à la logique mortifère du néo libéralisme (dont l'intolérance vis-à-vis du conflit pourrait se traduire par cette formule : « tu penses ce que tu veux à condition que tu penses bien »), une logique de vie qui, par et à travers le conflit, oblige à créer. Et ce dans une tension de résistance qui n'est pas repli sur des pratiques passées (quoiqu'il n'exclut pas le recours à la violence armée en cas de nécessité absolue, mais alors il sera peut-être trop tard), mais plutôt une résistance qui pousse à rendre possible ce qui semblait ou était jusqu'alors impossible. Pour lui, penser l'engagement et la conflictualité passe par « dévirtualiser la vie », « développer une conflictualité tous azimuts » et « défendre une certaine opacité vitale ainsi qu'une autre idée de l'efficacité, de l'évaluation ». Cette posture n'est pas sans me rappeler celle que développait Henri Lefebvre quand il appelait de ses vœux la lutte de « l'anthrope » contre le « cybernanthrope » (par exemple préférer au dogme techniciste d'un cerveau humain programmé à ne suivre qu'une seule voie, le tâtonnement et l'errance dans le travail de la connaissance).

Entre ces 2 moments de réflexions historique et théorique, nous avons eu la place, Véronique Decker (Icem-Freinet) et moi-même, pour faire partager ce qui, dans nos pratiques d'éducation nouvelle, mais aussi dans nos actes de désobéissance civique et éthique, donnait sens à l'émancipation intellectuelle, individuelle et sociale de « nos » enfants comme de nous-mêmes.

Pendant une heure j'ai essayé d'articuler mon intervention autour de 3 axes : mon expérience personnelle de salarié d'un service public, des pratiques construites dans mon lycée, les réflexions théoriques que ces expériences et le stage pouvaient m'inspirer. De mes 7 inspections en 8 ans, j'ai pu comprendre comment et sur quelles bases les logiques de management actuelles fonctionnaient. Réorientation professionnelle ? Pas de problème, avec vos compétences d'enseignant nous vous proposons un poste de secrétaire d'édition dans une revue destinée aux chefs d'établissement, la bien nommée « Education et management » !! Cela c'était le premier stade d'une logique de la compétence qui consiste à ne pas reconnaître votre qualification pour mieux organiser votre employabilité flexible. L'autre étape, définitive et significative, consiste à remettre en cause vos engagements pédagogiques, je cite : « Qu'il faille donner aux élèves et singulièrement aux élèves en difficulté une image positive d'eux-mêmes afin de les aider à se construire et à prendre confiance en eux, qui le contesterait ? Monsieur D. n'a pas le monopole de l'humanité. Mais qu'il faille pour cela leur faire croire et espérer qu'ils auront aux examens nationaux et plus tard à l'université des notes sans commune mesure avec les capacités « objectives » (rédaction, orthographe, connaissances, argumentation rigoureuse, etc.) qui sont actuellement les leurs est démagogique ». La messe est dite, les enfants de pauvres sont de pauvres enfants !! Comme quoi l'idéologie des dons, même sous les habits rapiécés du talent, de l'aptitude ou de l'habileté, a encore, hélas, de beaux jours devant elle.

A moins que nous prenions à bras-le-corps les enjeux théoriques qu'elle a une fâcheuse tendance à masquer. Et si nous détournions le détournement de sens que le libéralisme impose à une notion comme celle de compétence ? La relier par exemple au savoir et à la connaissance, dans une dialectique à trois pôles : le savoir pour interpréter et transformer le monde, la connaissance pour construire des théories du « qu'est-ce que connaître ? », et les compétences comme pratiques concrètes pour s'émanciper (le « s' » s'entendant à la fois comme « nous ensemble » et comme « pour soi ») : cela aurait une autre gueule, non ? Par ricochet, la question des valeurs prendrait une dimension anthropologique autre.

Après avoir fait le récit d'une démarche de construction de savoirs que j'ai expérimenté cette année en seconde (« Qu'est-ce que le pouvoir ? Le récit rénové de la Révolution Française »), après avoir esquissé à grands traits à quel point un savoir sur la théorie darwinienne de l'évolution demandait des mises en relation beaucoup plus complexes qu'une « pauvre » liste de compétences, j'ai conclu sur la nécessité d'inverser quelques postures :

- Passer du « apprendre à apprendre » au « s'apprendre à comprendre » pour, entre autre, contrer l'idéologie du manque à l'œuvre pour décrire les difficultés de nos élèves

- Aider les élèves pour qu'ils s'en passent, pour ne plus faire de l'aide sa propre finalité
- « Expliquer empêche d'impliquer quand cela dispense de chercher », phrase phare qui dit autrement qu'il s'agit de transmettre mais sans pratiques de transmission, unilatérales et hiérarchiques
- Ne plus être un formateur formatant, mais plutôt un formateur formé par et en même temps que celui est en demande de formation.

Dans tous les cas il s'agit de reprendre pouvoir d'agir sur les mots, sur notre temps et sur nos espaces de vie, de travail, d'apprentissages.

C'est tout ce quotidien de luttes, syndicales mais aussi socio constructives, qui a fait écho aux autres interventions comme aux paroles des « stagiaires ».

Ce n'est pas un hasard, ce n'était pas « donné » d'avance, et il serait présomptueux de s'en attribuer le mérite, mais, au final : 2 adhésions très motivées au GFEN et 15 ouvrages vendus, dont 5 « Pour en finir ... ».

La réussite de cette rencontre tient enfin et surtout à la fraternelle organisation des camarades de Sud Education Créteil. Merci à elles, merci à eux.

Pascal DIARD